

LE CASSEUR D'OS

C'est un joli cadavre, pense-t-il, alors qu'il se penche sur le cercueil ouvert pour m'embrasser une dernière fois. Il ne pleure pas comme mes parents et mes sœurs pleurent sur moi, morte gisant dans un cercueil sobre, dans la fraîcheur de mes vingt-sept ans. Mais son corps à peine voûté, ses mains légèrement tremblantes, sa tête penchée, impuissante à se maintenir droite, ses yeux au bord des larmes donnent l'impression qu'il me pleure intérieurement. Et en effet :

Comme il est triste ! dit-on. C'est bien normal, elle était sa femme depuis sept ans.

Ma famille avait eu du mal à accepter, pour leur fille de dix-huit ans, un compagnon de trente. Mais, prévenant, toujours le compliment à la bouche, il pourvoyait au nécessaire comme au superficiel, même quand j'ai échoué dans mes études et mes recherches d'emploi. Alors on s'était habitué à lui. Et puis, ne disais-je pas qu'il était ce qu'il me fallait ? Oui, je le répétais à chacune de nos visites dans la famille :

Que serais-je sans lui ?

Et me voici dans le noir, six pieds sous terre selon la formule consacrée. Les vers me dévorent les entrailles. C'est quand ils ont commencé à suçoter ma peau, à pénétrer ma chair, que je me suis réveillée. Non, rassurez-vous, pas réveillée comme un vivant au matin après un bon dodo ! C'est ma conscience de morte qui s'est réveillée. Je l'admets, le concept n'est pas encore clair, même pour moi.

Bientôt débarrassée de ce joli corps qui a fait ma perte, je peux enfin répondre à la question que je posais sans attendre de réponse : *que serais-je sans lui ?* Eh bien, sans lui, j'aurais été moi ! Sans lui pour saper insidieusement, jour après jour, nuit après nuit, ma confiance en moi, j'aurais sans doute fini mes études. Ou pas. Mais, d'une façon ou d'une autre, j'aurais été indépendante, fière de moi. Qui aurais-je été ? On ne pourra jamais le savoir. J'aurais été moi, avec mes échecs, mes doutes, mes réussites, mes élans avortés ou réalisés. Mais je suis sûre que j'aurais bien aimé *être*.

Mais, à une époque de ma vie où je manquais d'assurance, j'ai eu le malheur de croiser cet homme. Il me disait qu'il ferait en sorte de révéler, à moi-même et au monde entier, mon potentiel. Et je l'ai cru, aveuglée que j'étais par ses discours, par ce que je croyais être sa force, sa supériorité. Escaladeur à mains nues de haute montagne le weekend, il avait un corps musclé, superbe. Il en imposait à tous et m'était fidèle à moi qui n'en imposais et n'en imposerais jamais à personne. Du moins le croyais-je.

Mais, perversement, la petite flamme en moi que j'aurais dû travailler à aviver, il a travaillé à l'éteindre. Et il a réussi – je n'étais guère plus que cendres. Un zombie, diraient les amateurs du genre. Quelle manipulation diabolique ! Je n'y ai vu que du feu.

Allez-y, les vers, donnez-vous en à cœur joie ! Dévorez mon corps, libérez-moi ! Quand votre travail sera achevé, le mien pourra commencer. Je dois me dépêcher, avant que la mort des humains qui

m'aiment encore vienne effacer mon souvenir à jamais. C'est le temps que j'ai pour agir. Je n'ai pas toute la vie devant moi. Enfin, il doit y avoir une autre formule, dans l'état dans lequel je me trouve, mais je suis novice, désolée...

Oh, vous vous demandez peut-être comment je suis morte si jeune ? C'est justement ce que je veux savoir. Parce que si je me souviens d'une chose, c'est que je n'avais aucune envie de mourir. Bien au contraire. J'avais décidé de vivre et de vivre à mon idée, même s'il me restait à trouver cette idée pour savoir qui j'étais.

Étonnamment, sous terre, dans le noir de mon cercueil, je vois parfaitement clair. Ce qui n'était pas le cas de mon vivant. Mais je me souviens d'une chose, tout à coup... Hi, hi, hi ! désolée, je ris, les vers me chatouillent... Je voulais le quitter. Oui, je lui avais dit que je voulais le quitter. Et lui :

- Ma puce, laisse-moi un peu de temps, une semaine... Quand j'aurai signé ce contrat, tu sais, avec cette boîte, on en parlera à tête reposée. Je t'aime, on va trouver une solution.

Et bla-bla-bla, et bla-bla-bla, et bla-bla-bla... Toujours son baratin vide et mensonger pour noyer ma raison et m'éblouir. Ah, la vanité ne l'étouffait pas ! Au contraire, elle se nourrissait d'elle-même et enflait démesurément comme la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf. Et moi, usée, fatiguée, j'ai dit :

- D'accord.

Ça y est, les vers sont gavés et gras, je ne suis plus qu'un esprit. La sensation est étrange, je vous prie de me croire ! Je suppose qu'on s'habitue ? Est-ce que c'est éternel ? On verra. Des connaissances me viennent petit à petit de ce qu'est ce nouvel état. Ce n'est pas plus mal de ne pas avoir à apprendre tout d'un coup, parce que chaque concept est tellement nouveau qu'il faut du temps pour l'assimiler.

Ah, je l'ai trouvé, mon veuf ! Ce n'était pas bien difficile – ils ne sont pas nombreux, les mecs en chaussures souples à orteils qui jouent les Spiderman à flanc de montagne. Il est seul. Je me souviens, il disait :

- C'est un combat entre la montagne et moi.

Quel prétentieux ! La montagne ne t'a rien demandé, surtout pas un combat et si c'en était un, elle gagnerait – pitoyable humain, fragile et éphémère créature que tu es ! La montagne était là des millions d'années avant toi et y sera des millions d'années après. Il n'empêche qu'il ne manquait pas de faire un selfie à chacune de ses sorties pour montrer ses exploits. Tiens, qu'est-ce que je disais, le voilà qui sort son portable ! Merci pour l'occasion, sinistre individu.

Alors..., je vais tenter d'entrer dans le corps de ce bouquetin... J'y suis, j'ai réussi ! J'avais oublié, depuis tant d'années, combien ça fait du bien de réussir quoi que ce soit. 70kg de muscles, quelle puissance ! Et ces cornes, plus de 60cm de long ! Quant à l'agilité, c'est stupéfiant !

Je n'en reviens pas, voilà que je caracole à flanc de montagne ! C'est vertigineux et grisant.

Et maintenant, sinistre individu, un bon coup de cornes dans ton cul ! Vlan ! Voilà le bonhomme éjecté d'un côté, le portable d'un autre. Il n'en finit plus de planer. J'y suis peut-être allée un peu fort. En même temps, c'est la première fois que je donne un coup de cornes. Et... il retombe enfin ! Crac ! Ouille, j'ai mal pour lui. Je me demande ce qu'il s'est cassé ?

Tiens, un gypaète barbu ! Sortons du bouquetin et installons-nous dans ce grand rapace d'une envergure de presque trois mètres. Je suis maintenant une femelle de l'espèce du plus grand vautour de la faune européenne et je suis réellement la plus grande, car je suis plus grande que le mâle.

Ooooh, c'est encore plus impressionnant, je vole ! Mes ailes noires se détachent sur le bleu du ciel, c'est magnifique. Allez, je ne sais pas de combien de temps je dispose, je dois me poser. Là, à deux mètres de lui, de son pauvre corps brisé. Je fais claquer mon bec puissant et très crochu pour le réveiller.

Il semble atrocement souffrir et ma vue l'effraie vraiment. Remarquez, ça se conçoit. Je suis dans le corps d'un, *d'une* plutôt, gypaète barbu, appelé aussi *casseur d'os* parce que ce rapace laisse tomber de haut les os trop gros pour qu'ils se brisent et qu'il puisse les nettoyer. Et mon veuf a justement les os brisés et visibles dans, ou plutôt hors de ses jambes ouvertes, beurk ! Et que voit-il sur un rocher en surplomb ? Moi, le nettoyeur des alpages qui se nourrit de cadavres d'animaux. Et ça, mon veuf le sait.

- Tu dois penser que j'attends tranquillement mon déjeuner ? je lui dis.

Cool, je parle ! Un gypaète barbu parlant, ça le terrorise tellement, mon veuf, qu'il tente de bouger et pousse un cri de douleur. J'aurais aussi peur, à sa place. Il faut dire que mes yeux sont jaunes, cerclés de rouge et entourés d'un masque noir. Ça en jette, tout de même !

- Eh bien quoi ? Tu as peur de moi ? Ce n'est que moi, ta puce, ta petite puce ! Mince alors, ça me revient tout à coup ! Tu m'as poussée sous un autobus, c'est ça ? Et tu t'es arrangé pour qu'on croit à un accident. Tu es vraiment un sale type.

Quand je lui ai dit que je voulais le quitter, j'ai vu pour la première fois de l'incertitude, presque de la peur dans ses yeux. Aujourd'hui, je vois ce qu'est vraiment la peur dans les yeux de quelqu'un et je suis contente que ce soit dans les siens. Très contente. Mais je dois avancer :

- Je t'ai écouté pendant sept ans. Aujourd'hui, tu vas m'écouter. Tu me diras, dans ta position, tu n'as pas le choix. Je rirais bien, mais je ne sais pas comment on fait dans cet oiseau.

- C'est..., dit-il, c'est vraiment toi, ma puce ?

- Oui, c'est moi. Mais j'ai dit *ma puce* pour te faire comprendre. Par contre, je t'interdis de me donner du *ma puce* ou quoi que ce soit d'autre dans le genre. C'est clair ? Bien.

- Tu es ici pour m'aider ? Un bouquetin m'a...

- ... filé un bon coup dans le cul ? Je sais, c'était moi.

- Quoi ? Mais tu as failli me tuer ! Et je n'ai plus aucun moyen de communication. J'ai tout perdu dans ma chute.

- C'était un peu l'idée, vieux.

- Ok, ok, tu m'en veux, je peux comprendre. P*** que je souffre ! Mais maintenant, tu es... tu es quoi ? un esprit ? un fantôme ? Tu ne peux pas me faire de mal, ou tu finiras en enfer ou je ne sais pas, moi, ce qui en tient lieu... ?

- Tu aimerais bien savoir ce qu'il y a après la mort, hein ? Tu as de la chance, je vais te le dire. Non, je blague ! Tu vois, je suis capable d'avoir de l'esprit. Pas mal pour un esprit ! Ouh, plus rien ne m'arrête ! Allez, souris au moins ! Non ? Tant pis.

- Il doit bien y avoir une sorte de justice, d'équilibre après la mort ? Il y a bien quelque chose puisque tu es là.

- Il y a quelque chose, mais je n'ai pas le droit d'en parler aux vivants.

- Tu me parles bien, à moi !

- C'est parce que tu peux te considérer comme mort, lui dis-je, en frottant négligemment mes griffes fortes et noires sur la roche, comme pour les aiguiser.

- Je suis vivant. J'ai pas l'intention de crever ! Va, vole, va chercher du secours !

- Je ne peux pas.

- Tu te fous de moi ? Tu as bien réussi à te glisser dans le corps d'un bouquetin puis dans celui de ce sale charognard !

- D'abord, c'est une madame charognard. Et elle a, plus haut, dans son aire, des petits à nourrir. Donc, quand je partirai, je te laisserai en compagnie de madame gypaète qui nettoiera proprement tes os à commencer par ceux qui sortent de ta chair. Et je te prie de me croire, d'après ce que je ressens dans ce corps, elle s'en lèche le bec d'avance.

- Tu es horrible !

- Non, c'est la nature, tout se recycle.

- Tu ne vas rien faire ?

- Non.

- Quand je serai mort, je viendrai aussi te hanter !

- Voilà ta vraie nature, pitoyable bonhomme. Tu devrais songer à demander pardon, mais nous savons tous les deux que tu es trop imbu de toi-même pour le faire. En tout cas, tu ne pourras pas me hanter. Je n'ai pu me déplacer comme je le fais que parce que je suis résistante...

- Toi, résistante ?

- ... et résiliente. J'ai résisté à sept ans de toi, et je m'en serais sortie si tu ne m'avais pas tuée. Toi, tu es un faible. Dommage que je me sois aperçue trop tard que tu manipules parce que tu es un faible, un minable et que tu fais tout pour faire croire l'inverse. Tu mourras comme tu as vécu : seul.

- Ah, ah, ne me fais pas rire, ma puce ! Je n'ai pas vécu seul, tu étais avec moi.

- Tu te trompes. Tu as vécu avec une enveloppe vide de moi. Enfin, presque vide. Tu n'avais pas réussi à me faire disparaître complètement puisque je me suis réveillée, puisque j'ai réussi à raviver la petite braise qui me restait et que j'ai voulu te quitter. Tu es vide et tu me voulais vide comme toi. Mais

tu étais seul, tu verras, tu verras et tu regretteras. Comme tu es un être faible, tu ne pourras pas bouger de ton rocher où personne ne te retrouvera jamais.

- Tu inventes !

- J'apprends à connaître ce nouveau monde de l'au-delà de minute en minute. Tu mourras là, dans ton désert de pierre, seul dans la vie et seul dans la mort à jamais.

- Tu mens, il y a un dieu ou... ?

- Tu te mets donc aujourd'hui à espérer ? Espérer quoi ? Avoir la foi ? Et la foi en quoi ? As-tu seulement, un jour, pensé à autre chose qu'à toi ? Trop tard ! Ton culte n'était voué qu'à toi et à ton corps. Mais tu es vide et au-delà de la mort, il n'y a plus de corps. Tu ne seras rien. Et comme tu as réduit ton cœur à néant, ce n'est que le néant qui t'attend. Adieu.

Mon temps dans cet état d'esprit, hi, hi, amusant, je voulais dire : dans cet état en tant qu'esprit touche à sa fin. Je deviens autre chose, enfin non, ni chose ni esprit ni lumière. Peut-être de l'amour, de la compréhension ? Mais j'ai atteint la limite de ce que je peux partager, désolée.

Je quitte dame gypaète barbu qui lance aussitôt son sifflement strident et criard, puissant et sauvage : Fiiiiiii ! Fiiiiiii ! Alors elle saute sur un rocher plus près du mourant. Lui s'arrache les ongles à décrocher un caillou de la paroi rocheuse sur laquelle son corps déchiqueté pend lamentablement, et le lance à l'oiseau, mais manque son but. Elle, souveraine et indifférente, ouvre grand ses ailes majestueuses et lui se couvre la tête de son bras valide. Est-il petit, finalement ! Combien de temps son agonie va-t-elle durer ? La nature en décidera.

Quant à moi, à compter de maintenant, je serai autre chose que je ne peux pas vous dire. Mais je serai aussi en tête à tête avec moi-même, le vrai moi, pas celui qu'on cache aux autres et qu'on se cache souvent entièrement ou en partie à soi-même.

Alors je ris, je ris, je ris en l'imaginant, lui, quand il se retrouvera en tête-à-tête avec le vrai lui-même. Il connaîtra alors la véritable souffrance. L'enfer, ce sera lui.